

# LE GAZETIN DE MADRID



II ANNÉE REVUE INTERNATIONALE HEBDOMADAIRE NUM X

## PRIX DE LA SOUSCRIPTION

Madrid et provinces— Un an..... 10 francs.  
» — Six mois... 5 fr. 50 c.  
» — Trois mois. 3 francs.

On admet le reçu de la souscription en paiement des annonces.

## BUREAUX: CABEZA, 9, MADRID

Deux exemplaires d'un livre remis à la rédaction donnent droit à l'annonce gratis ou à une place dans nos revues bibliographiques.

Annonces à prix modéré et conventionnel.

## PRIX DE LA SOUSCRIPTION

France et Portugal:— Un an..... 12 francs.  
» — Six mois... 7 francs.  
» — Trois mois. 4 francs.

Pour les autres nations et pour les colonies le port en sus.

LUNDI 8 MARS DE 1880.

## UN POÈTE

Monsieur Bazén-Desrués, lauréat couronné dans plusieurs concours poétiques de France et qui habite Madrid, a eu la bonté de nous remettre la belle poésie intitulée *Paris-Murcie*. Nous l'en remercions beaucoup et nous nous faisons un grand plaisir d'en donner la primeur à nos lecteurs, convaincus qu'il apprécieront comme nous les réelles beautés de cette composition, qui repose de quelques rêveries plus ou moins sentimentales écrites sur le même sujet.

Nous espérons pouvoir publier par la suite d'autres poèmes de Monsieur Bazén-Desrués dont la modestie égale le talent, espérant que nos lecteurs nous sauront gré de leur réserver des poésies dont le mérite attirera, nous en sommes certains, l'attention générale.

### PARIS-MURCIE

#### I

Il fut, dans un vallon radieux, une ville  
Douce à la poésie et chère aux orangers;  
Mêlant son vif amour à sa vertu civile,  
Belle et fière, elle avait pour rivale Séville,  
Et pour amants les étrangers.

O bardes! ô penseurs! papillons de la gloire;  
O touristes! c'est là que vos chants et les siens,  
Ivres, se combinaient pour absoudre l'histoire;  
Et vous eussiez donné la Durance et la Loire,  
Français, pour être Murciens!

Maintenant le vallon, si bruissant naguère,  
Est muet; l'oranger se dessèche abattu;  
Et déserte, livrée à l'abandon vulgaire,  
Murcie, ô paradis! il ne te reste guère  
Que ton amour et ta vertu.

#### II

Qui dira les accents de la peur générale,  
Les larmes des petits et la pitié des grands,  
Quand, sur l'horizon noir, sa haute cathédrale  
Maria le tocsin de ses cloches au râle  
De la tempête et des mourants?

Qui dira les soupirs du peintre et du touriste,  
Essaim qui, dans Paris, vantait le sol heureux,  
Sol où, myosotis ignoré du fleuriste,  
La femme se souvient, gaie avec le plus triste,  
Et fidèle au plus amoureux!

Pourront-ils secourir les enfants et les veuves?  
Regardez:—l'hippodrome, aux travaux enchanteurs,  
Inaugure en leur nom des solennités neuves...  
Et si comme Paris, Murcie eut des épreuves  
Murcie aura des protecteurs!

Prodige inespéré du pinceau, de la plume!  
O talents, votre but magique est donc atteint!  
Le malheur a donc fait jaillir de son enclume  
La Charité, splendeur où l'amitié s'allume,  
Abîme où la haine s'éteint!

#### III

Balbeck, sur qui la nuit s'éternise; Solyme  
Et sa croix; Pompeï, près du golfe jaseur,  
Admirent, déplorant l'abandon et sa lime,  
Cette main qui, passée entre le mont sublime,  
Sèche les larmes de leur sœur.

## IV

Frontière! assez de fois tes murailles étranges  
Ont tenté les démons, repus de faux succès:  
Le cœur a pris la place, il en a fait des anges...  
Aussi, vous donneriez Séville et ses oranges,  
Murciens, pour être Français!

Les Thébains, inondés de feu par Alexandre,  
Ont maudit le fléau que nous déifions;  
Vous, priez et chantez,—laissez le flot descendre:  
Baptisé, le Phénix renaitra de sa cendre,  
Aux accords de vos Amphions.

Si la Fraternité, trouvant les Pyrénées,  
Paris! Murcie! un jour a pu vous réunir,  
Saluez, tristes sœurs, les tristes destinées,  
Heureuses de porter, toutes deux enchaînées,  
Les menottes du souvenir!

BAZEN-DESRUÉS.

---

HISTOIRE

---

Je n'ai nulle prétention, en écrivant le résumé de quelques unes de mes lectures, de me poser en historien, encore moins en doctrinaire. Je tâcherai d'être impartial et, Dieu aidant, j'espère rendre à ma chère patrie l'Espagne, le rang qui lui convient dans l'histoire si glorieuse de la fin du moyen-âge et du commencement de notre époque.

La tendance de chaque nation, n'en déplaise à M. Pi y Margall, semble être toute dans cette devise sublime: un Dieu, un droit, une loi.

Que de sang versé, que de luttes sanglantes, que de bouleversements pour arriver à la résolution de cet idéal qui, aujourd'hui encore, est la cause réelle de toutes les guerres de notre époque, quel que soit leur prétexte!

En France, en Allemagne, en Angleterre, tous les peuples combattent avec plus ou moins de succès pour l'unité nationale. Ici les seigneurs l'emportent, là c'est la royauté qui est victorieuse, grâce au peuple sur lequel elle s'appuie; mais partout le triste récit de ces luttes intestines, de ces déchirements, forme l'histoire du moyen-âge. Pas un homme de génie en dehors des couvents, pas une éclaircie, pas un rayon de soleil dans ce sanglant et sombre tableau: c'est l'enfantement d'un monde nouveau avec toutes ses horreurs.

La religion est tournée en ridicule dans les miracles que l'on joue sur les places publiques et qui seront l'origine du théâtre actuel; la superstition a remplacé la foi; le bras conduit la tête; le cœur est corrompu par la débauche et les plus viles passions.

Partout la force prime le droit. Le clergé seul gardien des trésors de l'antiquité et de la vraie foi, constitué sur des bases solides, guidé par une politique qu'il suit invariablement à travers les siècles, console de toutes ces misè-

res et fait espérer des jours meilleurs. Pierre l'Ermite paraît, le Crucifix à la main, et sauve le monde en enfance d'une vieillesse prématurée. A Jérusalem! dit il; Dieu le veut! Et tous suivent aux combats cet homme plein de foi et de courage. La foi, dit Jésus, soulève des montagnes. Pierre l'Ermite par la foi a bouleversé le monde. Sans ce moine, les turcs auraient fait de l'Europe ce qu'ils avait fait de l'Asie, un désert dominé par le croissant, où, si vaincus ceux-ci n'avaient pu conquérir le monde, la société corrompue livrée à tous les vices et aux caprices des plus forts, serait retournée à l'état primitif de l'humanité.

Pendant cette longue et triste période d'anarchie, que fait l'Espagne? Envahie par les arabes, elle soutient contre ses oppresseurs instruits et disciplinés une lutte de titans. Les compagnons de Pélage se sont multipliés; de leurs cendres renaissent des soldats, on se bat sans trêve ni merci, et la lutte finira avec le dernier soupir du dernier des ennemis. En Espagne, quand il s'agit de l'indépendance, chaque homme est un héros.

Les romains mirent cinq cents ans, non pour vaincre, mais seulement pour faire accepter par les espagnols l'occupation d'une partie de leur pays par quelques légions.

Sept cents ans dura la lutte gigantesque contre les maures; une poignée de braves la commença, la nation toute entière les suivit.

Je ne parlerai pas des autres guerres plus rapprochées de nous. Vainqueurs et vaincus les considèrent comme des crimes entrepris par des fous.

Ainsi, pendant que toute l'Europe est en proie aux horreurs de l'anarchie et de la barbarie, livrée à tous les vices qui engendrent l'ignorance, l'Espagne seule conserve la foi chrétienne: son étendard est une croix, sa devise est liberté.

Toujours en lutte avec les hommes les plus éclairés du monde, à cette époque, sa foi se retrempe dans les revers; ses vertus s'exaltent dans le succès; c'est les temps de l'héroïsme, et sa littérature, sous cette influence, brille du plus bel éclat. Chaque poète est doublé d'un soldat, dont le seul désir est de mourir pour la patrie. Que de patriotisme! Que de beautés dans les poésies de cette époque, comparables seulement à celles qu'inspiraient aux Grecs les héros des Thermopyles!

L'Espagne, à la fin du moyen-âge, est à la tête du monde par ses vertus civiques comme par son courage militaire.

L'Europe lui doit le papier coton, la poudre à canon, les chiffres arabes, l'algèbre, l'architecture, la médecine, etc., etc.

Le 6 février 1492, date à jamais mémorable dans nos glorieuses annales, Grenade tombe sous les efforts combinés de tous nos soldats. L'Espagne, enfin, est une. C'en est fait de la domination étrangère; le moyen âge est terminé, et nos héros, étonnés de ne plus trouver d'ennemis

à combattre, c'est à dire à vaincre, se sentent, prêts à soulever le monde. Pleins de foi et de courage, il leur semble qu'ils ont une mission divine à accomplir.

Colomb paraît; découvre l'Amérique et bientôt l'Espagne verra flotter ses étendards victorieux sur le monde entier. Bientôt le soleil ne se couchera plus sur ses états. Héroïque patrie!

Mais, hélas! cela durera bien peu, et tu étonneras le monde, plus encore par la rapidité de ta chute, que par l'immortelle splendeur de ta gloire.

La découverte de l'Amérique t'aurait elle été plus funeste qu'utile? C'est ce que je m'efforcerai de chercher dans mon prochain article.

---

## REVUE THÉÂTRALE

---

La semaine théâtrale de Madrid n'offre pas cette foi un bien vif intérêt.

Le théâtre Royal continue avec le même succès ses représentations des *Puritains*, où la Lodi mérite chaque soir les applaudissements qu'on lui prodigue.

Le début de Mlle. Boireau, un premier pris du Conservatoire de Madrid, a eu lieu jeudi dernier. La jeune débutante, élève de Martin Salazar et de Mirall, a de l'avenir et une belle voix de *soprano*. Le public la salua de ses applaudissements redoublés.

A l'*Apolo*, qui a complètement reformé sa troupe, on prépare pour la semaine prochaine une première représentation: *Un jour d'Audience*.

Espérons que ce théâtre qui n'épargne aucun sacrifice pour plaire au public, sera cette fois mieux récompensé de ses efforts car il est vraiment dommage de voir une bonne troupe gesticuler, sur une grande scène glaciale, devant des fauteuils vides.

A la *Comédia*, le théâtre le mieux fréquenté de Madrid, on a donné mardi une superbe représentation au bénéfice de la Valverde.

Leurs Majestés le Roi et la Reine daignèrent honorer la soirée de leur présence, et tout se passa mieux qu'à l'ordinaire, c'est à dire d'une manière *inénarrable*.

Ce théâtre, sans contredit, vaut pour le moins autant que le meilleur des théâtres de Paris, et mérite bien la vogue toujours croissante dont il jouit.

Une troupe italienne va remplacer momentanément celle qui fait d'ordinaire les délices du public.

Nous lui souhaitons du meilleur cœur bonne chance et sommes convaincus que sous l'habile direction de M. Mario, il y aura toujours des jours de gloire pour la *Comedia*.

Enfin, on prépare dans ce théâtre, pour le bénéfice de M. Aguirre deux pièces nouvelles: *Ellas*, et *Preston y Compania*.

Nous ne saurions qu'applaudir la direction de son amabilité pour tous ses acteurs en général, et pour Mr. Aguirre en particulier. Certes, il le mérite bien.

A la Zarzuela, *Marina*, et *Amour qui finit, amour qui commence*.

Inutile de dire qu'ici chacun sait faire son devoir, car

quand on fait ce que l'on peut, ne fait-on pas ce que l'on doit?

Pour parler de l'*Espagnol*, je prendrais bien un ton doctoral pour parler de la belle pièce des *Amants de Teruel*, de D. E. Hartszenbusch, mais il vaut mieux me contenter de vous dire que, si la pièce est superbe, les acteurs en sont dignes. La Tenorio, la Marin, la Revilla et la Calderon, MM. Vico, Calvo, etc. sont couverts d'applaudissements qu'ils méritent au centuple.

En un mot, tout va pour le mieux dans tous les théâtres de Madrid, du grand plaisir des spectateurs.

Par-ci, par là, quelques nuages, quelques foudres, mais que diable! Pour être «reporter» on n'en est pas moins homme.

Sur ce, jusqu'à la semaine prochaine, qui nous réserve bien des surprises, selon les faux bruits des coulisses.

---

## ÉCHOS DE L'ÉTRANGER.

---

### CORRESPONDANCE

Notre correspondant de Paris nous envoie la lettre suivante:

Paris le 5 mars 1880.

Mon cher directeur, le courrier presse, je vous prie d'excuser le peu d'étendue de ma lettre, nous l'appellerons, si vous voulez, une revue à la vapeur.

En littérature deux ou trois livres nouveaux.

*Le Mariage d'Odette*, de M. Albert Delpit, l'auteur si connu du *Fils de Coralie*; *Les peintres et littérateurs Romantistes*, de Chégnault.

Au théâtre des Fantaisies Parisiennes, M. Marc Constantin vient de présenter un opéra-comique: *Le Reporter*. La musique est de M. Amat; tout le monde s'accorde à faire le plus grand éloge de cette œuvre nouvelle. On nous annonce deux concerts au Trocadero pour le 25 avril et le 2 mai. Mme. Patti s'y fera entendre.

La représentation donnée au Français en l'honneur de Victor Hugo a été un long triomphe pour tous ceux qui y ont pris part.

Dix rappels à chaque acte, le buste de l'auteur d'*Hernani* perdu sous les couronnes et les fleurs. Mlle. Sarah Bernard recita avec la délicatesse et le talent qu'elle sait mettre à tout ce qu'elle fait.

Les vers admirables de François Coppée: *La bataille d'Hernani*. La lecture interrompue à chaque instant, s'achève au milieu d'un enthousiasme indescriptible. On crie: «Vive Victor Hugo!» «Vive Coppée!»

Combien ces lauriers-là valent mieux que ceux d'Austerlitz et d'ailleurs!

---

Le percement du tunnel du St-Gothard est sur le point d'être terminé.

A la veille de cet événement, il est intéressant de connaître les données suivantes, assez approximatives, sur les travaux effectués.

Galerie de direction

Longueur, 14,920 mètres; diamètre, 6,5 mètres.

Durée du travail, 7 ans 5 mois,  
 Avance journalière, 5 m, 5.  
 Dynamite employée, 490,000 kilog.  
 Trous de mine percés, 320,000 mètres.  
 Longueur des trous de mine, 396,000 mètres.  
 Nombre des forets employés, 1,650,000 pièces.  
 Réparations aux machines, 2,000.  
 Nombre des wagons chargés des débris, 1,450,000.  
 Ces chiffres ont été adressés par l'entreprise du tunnel  
 à la *Nouvelle Gazette de Zurich*.

La Faculté de médecine de Montpellier possède à l'heure qu'il est deux étudiantes en médecine, l'une russe, l'autre roumaine.

Une d'elles, Mme. Tratcheff, a subi dernièrement avec succès le premier examen pour le titre de docteur.

La Faculté des sciences, de son côté, compte une étudiante russe, âgée de 18 ans, qui suit les cours de mathématiques et se prépare à l'enseignement.

Les progrès de l'éclairage par l'électricité se multiplient de plus en plus.

La Compagnie des Docks Sainte-Catherine de Londres prévient le public qu'elle ouvre une adjudication à l'effet d'éclairer par l'électricité ses docks et ses magasins.

D'après ce qui nous est dit, cette puissante administration, qui marche à la tête de toutes administrations analogues, renonce à l'usage du gaz, considéré comme insuffisant et dangereux.

#### LETTRE TROUVÉE DANS UN WAGON

Ne crois pas, mon cher ami, que voyager est un plaisir. Tous ceux qui prétendent cela sont des coureurs du monde en chambre, des Christophe Colomb de fauteuil, des Stanley de contrebande qui jamais, entends tu bien, jamais, ne se sont trouvés, comme ton serviteur, assis sur un escabeau boiteux devant une table gluante, le tout dans une *posada* enfumée, pompeusement baptisée du nom d'hôtel, aussi bien chez les zoulous que chez les hottentots. Voyager pour son plaisir, c'est lâcher la proie pour l'ombre, c'est courir après le bonheur qui fuit avec les arbres du chemin.

D'où je t'écris, je n'en sais rien et peu m'importe.

Le pays est, comme tous les autres, triste ou gai, selon l'esprit du voyageur.

Ce que je sais, c'est que parti ce matin de Saint-Sébastien pour Bilbao, j'ai encore six heures de chemin pour arriver à cette dernière ville. Ce dont je suis certain c'est que je suis rompu, brisé, fourbu, vermoulu et qu'on ne m'y reprendra plus. Qui me rendra mon lit moelleux, et mon sommier élastique, mon Dieu! L'instrument de torture à roues, qui nous a trimballés cahin-caha jusqu'ici, n'a pas manqué un pavé, un fossé, un caillou, de ce long ruban raboteux et poussiéreux. Ce dont je rage encore, non sans en rire, tout seul, c'est que pour manger des œufs, j'ai dû me faire comprendre aux naturels du pays réunis, conseil municipal en tête, pour la circonstance, en imitant la poule, ou mieux le coq. Rien de plus drôle, mon ami, que la figure du cabaretier et de sa suite, en m'entendant

crier à tue-tête, au milieu du silence général: Coricoco!... Ce fut une explosion de cris et de fourire; dont ont dû trembler les oies du Capitole couchées dans leurs tombeaux.

Si jamais tu voyages dans un pays étranger, je te recommande cet ingénieux moyen, il a comme tous ses inconvénients. Mais je t'assure qu'il ne manque pas d'avantages et surtout d'originalité.

Je vais te présenter, si tu le veux bien, ma compagne de voyage: la diligence. Figures-toi une boîte à mouches peinte en jaune, avec des trous un peu partout, soutenue par quatre roues de dimension différente, penchant chacune de leur côté et se tenant à leur poste respectif par un miracle attribué à Saint-Bonaventure, le patron des voyageurs en diligence. Six mules empanachés d'oripeaux jadis multicolores, s'attèlent à cette grinçante machine, et quand ces animaux grimpent une côte, au grandissime galop, les cris rauques des muletiers, le bruit des grelots et des roues, le craquement plaintif de tout l'appareil, semble un concert infernal plus effrayant que ceux des sorcières de Macbeth.

Dans ces moments-là, mon ami, on croirait rêver, si les clous aigus qui remplacent avantageusement le moelleux des coussins, ne vous rappelaient, hélas! à la réalité.

Les morts vont vite, dit Goethe, mais les diligences plus vite encore, quand cela les prend, dans notre bienheureuse Espagne.

Ah! tu veux de la couleur locale. Hé bien! en voilà. Ici un pâtre, enveloppé fièrement dans sa couverture en lambeaux, précède lentement son long troupeau, en nasillant sa mélancolique chanson. A quoi pense-t-il pendant qu'il chante? Qui sait? Peut-être à nous, peut-être à rien.

Là deux fiancés suivent le grand chemin en se tenant par la main, les pieds à terre et l'âme au ciel. Plus loin un gendarme, le tricorne brassé, carré, poursuit philosophiquement son étape. Enfin un mendiant, déguenillé comme on ne l'est pas, mais portant fièrement sur la poitrine une décoration militaire, demande humblement l'aumône à un bon moine, bien ventru, en équilibre sur sa monture. On voit de tout sur les chemins d'Espagne, même des brigands à trabucos, comme à l'Opera comique. Ces bons brigands, d'où diable peuvent-ils bien venir? Je vais me faire traiter d'imposteur, si je dis que je crois que la plupart sont des garçons d'hôtel travestis en *Fra-Diavolo*, pour ranimer la diantelle anglaise qui diminue chaque jour. Mais cependant cela est.

Ces bons brigands, quelle chance ils ont d'être espagnols! En France ce seraient de vulgaires coquins; ici ce sont des héros d'opéra.

Sous le beau ciel de l'Espagne  
 Toujours voyager  
 Sans manger.

Celui qui écrivit cette chanson, mon ami, avait dû, pour sûr, passer par ici.

J'en suis à l'addition. Le mayoral, ou si tu préfères le muletier me fait des gestes désesperés, en m'indiquant sa bruyante machine qui n'attend plus que moi pour s'ébranler.

Bien sûr, je vais me faire voler. L'hôtelier est allé chercher la monnaie de ma pièce; comme sœur Anne, je ne vois rien venir, et le muletier, de plus en plus pressant, me tire déjà par le bras. Je te dirai ce qui va résulter de tout cela à Bilbao. Adieu et à bientôt.

L. D.

## VARIÉTÉS

## LA FAMILLE BRETONNE

(FIN)

—Ah! monsieur le curé, dit Périne, en joignant les mains, recevez mes actions de grâces! Sans vous, sans votre aide, ma pauvre fille mourrait de chagrin... Oh! je sais cela, moi!

—Bon, bon, faites dresser le contrat; il ne faut pas que cela traîne en longueur.

—Le notaire sera ici demain à cette heure, dit le fermier, et, comme il ne peut y avoir de discussion, son office sera promptement rempli.»

Le lendemain, en effet, le garde-notes arrivait à la ferme dans l'après-midi; mais, dès le matin, Jean Kernoc, qui avait écouté aux portes et tout épié, s'était rendu chez son père pour l'avertir de ce qui se passait.

«Sois tranquille, lui avait dit le citoyen adjoint, je serai là; le citoyen brigadier et ses quatre hommes y seront avec moi, et nous verrons si ce nobliot est de taille à nous manger la laine sur le dos.»

A l'heure convenue, le notaire libellait le contrat dans la grande salle de la ferme; on faisait silence autour de lui, lorsqu'un bruit de voix et de fer, se heurtant aux cailloux, se fit entendre; presque en même temps la porte extérieure s'ouvrit brusquement, et l'on vit apparaître, flanqué de quatre gendarmes, l'adjoint Kernoc, orné de son écharpe tricolore. Périne pâlit, Kérouët et le notaire n'étaient guère plus à leur aise; Henri essaya de les rassurer.

«Rassurez-vous, mes bons amis, leur dit-il; ces messieurs, se sont donnés beaucoup de peine pour rien.

—C'est ce que nous allons voir, dit gravement Kernoc. Je me présente ici au nom de la République une et indivisible. D'abord toi, qu'on appelle ici Henri, tu n'es qu'un ci-devant, un émigré, fils d'émigrés; tu as quitté Paris sans papiers pour venir te cacher ici. C'est pourquoi je te somme d'exhiber sur-le-champ, en présence des citoyens gendarmes, desdits papiers, et d'obéir, en nous suivant sans résistance, au mandat que voici.»

Et il tira de sa poche un portefeuille crasseux pour en extraire le mandat. Henri l'arrêta d'un geste impérieux.

«Et moi, dit-il d'une voix assurée, je te dénonce aux citoyens gendarmes comme coupable d'attentat à la liberté d'un citoyen paisible, et si ce n'est assez, je ferai connaître dès demain ta conduite anarchique et anti-républicaine au citoyen représentant du peuple en mission à Nantes, dont j'ai l'honneur d'être cousin germain.»

En parlant ainsi, il présenta au brigadier un passeport parfaitement en règle, et le certificat délivré par le comité de sûreté publique, constatant que son père et sa mère avaient été rayés de la liste des émigrés.

L'adjoint Kernoc pâlit à son tour; le fermier, sa femme et le notaire étaient muets de surprise.

«Nous n'avons rien à faire ici, dit le brigadier en remettant à Henri les papiers qu'il avait examinés; nous constaterons seulement qu'en cette circonstance, le citoyen adjoint a manqué à ses devoirs civiques envers nous et nos chevaux, en nous faisant mettre en campagne pour le roi de Prusse. Père Kérouët, nous

savons que vous êtes un bon citoyen; mais il y a sûrement, chez vous, une bête venimeuse qu'il faut chasser au plus vite, et qui nous tombera quelque jour sous la main.»

Jean Kernoc qui écoutait à la porte, s'enfuit sans en entendre davantage; l'adjoint sortit l'oreille basse, et les gendarmes se retirèrent après avoir bu à la santé des braves gens qu'ils regrettaient d'avoir dérangés si mal à propos.

«Méchant garçon, dit en souriant le fermier à Henri, pourquoi nous avoir laissé ignorer jusqu'ici que vous possédiez ce bienheureux passeport?

—Je vais vous le dire, cher père: ne sachant comment vous accueilleriez ma demande, je vous ai laissé croire que je ne pouvais m'éloigner d'ici sans courir les plus grands dangers... J'espère que vous me pardonneriez.»

Il alla embrasser Périne; Kérouët lui tendit la main; Yvonnette avoua tout bas, en cachant son visage sur le sein de sa mère, que si elle n'avait pas montré d'effroi c'est que Henri l'avait mise dans le secret, et ce fut la joie au cœur, qu'après avoir signé le contrat, tout le monde se mit à table.

On trinqua gaiement lorsque, dans le pénombre de la porte, demeurée entr'ouverte, apparut un beau soldat portant sur les manches de son habit d'uniforme les galons de sergent.

«Frédéric! Frédéric! s'écria Périne.

—Moi-même, ma bonne mère!»

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

«Mon ami, lui dit Kérouët quand tout le monde l'eut embrassé, et qu'on fut un peu remis de cette heureuse surprise, je te présente ton beau-frère.»

Et il prit la main d'Henri, et les deux jeunes gens s'embrassèrent cordialement.

«J'avais deviné qu'il se préparait quelque chose comme cela, dit en riant le sergent, en remarquant que la main d'Yvonnette avait tremblé, à certain endroit de la dernière lettre qu'elle m'a écrite. Tout est pour le mieux: la paix est faite; je reviens avec mon congé, et j'arrive à point pour aller à la noce. On n'est pas plus heureux que ça.»

Le mariage se fit quelques jours après, et la joie continua à régner dans la ferme. Au bout d'un certain temps, Kérouët réunit sa famille.

«Mes chers enfants, dit-il, je me fais vieux, et j'ai résolu de mettre ordre à mes affaires. J'ai assez de bien pour en faire deux parts, et je voudrais que chacun de vous, Frédéric et Henri, eût celle qui lui convient le mieux.

—Cher père, s'empressa de dire Henri, vous avez fait de moi le plus heureux des hommes, je n'en puis vouloir davantage.

—Il faudra pourtant bien en venir au partage, reprit le fermier, et je voudrais qu'il se fit de mon vivant.

—Et moi, mon père, répliqua de Vilnois, je vous prie de ne rien partager, et de laisser tout à Frédéric; et, puisqu'il faut vous le dire, cela fait, je serai encore plus riche que lui.

—Quoi, Henri, vous seriez...

—A peu près millionnaire, cher père; j'ai aux environs 50.000 livres de rente, et je me propose de faire rebâtir la château de Vilnois, où nous pourrions vivre tous ensemble si vous le voulez.

—Henri, c'est une trahison!

—Je le sais bien, et je ne m'en repens pas. Je vous savais capable de me refuser la main d'Yvonnette, si je vous avais dit

toute la vérité sur ce point. Vous êtes fier, je ne m'en plains pas; j'ai été discret, pourquoi vous en plaindriez-vous?

—Ah! chère femme, s'écria le vieillard, en prenant les mains de sa femme, qu'on est heureux d'avoir de tels enfants!»

Ces paroles furent les dernières prononcées dans cette conférence; elles seront aussi les dernières de notre récit.

## M. LE MARQUIS DE FONTANGES.

J'ai beaucoup connu dans ma jeunesse un vieux marquis de Fontanges, qui avait été un des beaux de la cour du roi Louis XV. C'était un original très amusant. Vous allez en juger par l'aventure suivante qu'il se plaisait souvent à me raconter:

Vers la fin du règne de madame la comtesse Dubarry, M. de Fontanges avait trente ans à peine. Sa physionomie était régulière et belle, quoique un peu froide, ses yeux rêveurs manquaient d'expression et de vivacité, ce qui leur donnait un air étonné qui s'harmonisait à merveille avec ses allures singulières, ses idées fantasques, ses distractions et ses caprices.

M. de Fontanges était entêté et querelleur de naissance, et pourtant il ne laissait jamais échapper l'occasion de prouver son dévouement à ses amis. Il était généreux sans prodigalité, chose assez rare sous Louis XV, compatissant sans faiblesse et sans vanité, brave comme son épée.

Lorsqu'on parlait devant lui de ses qualités, il devenait furieux et se récriait qu'on le tournait en ridicule. Lorsqu'on passait en revue ses défauts, il souriait complaisamment, secouait son jabot de dentelle, et disait:

—Pardieu! vous avez raison .. je ne vaudrais pas le diable...

M. de Fontanges ignorait la couleur de sa livrée, le nom de ses laquais et le nombre de ses équipages.

M. Jérôme, son intendant, avait la haute main sur tout. C'était un homme honnête et dévoué, qui connaissant le caractère de son maître, auquel il était très-attaché, gouvernait sagement la maison d'un extravagant. L'esprit n'était certes point ce qui manquait à notre marquis: il en avait plus que personne, mais ne se donnait pas la peine de s'en servir.

M. de Fontanges avait eu beaucoup d'aventures galantes, comme tous les gentilshommes de son temps, quoiqu'il ignorât ce qu'elles valaient au juste. Il changeait de maîtresse pour faire comme ses amis, et ne trouvait aucune différence entre l'idole de la veille et celle du lendemain.

Lorsque le marquis s'occupait de science, de musique et de peinture, il devenait un autre homme. Il avait tout lu, tout compris, tout retenu; il composait de ravissantes mélodies, jouait fort joliment du clavecin, et copiait Watteau comme son meilleur élève.

Les richesses de son esprit étaient un trésor dont M. de Fontanges se montrait avare et qu'il cachait à tous les yeux. Il avait donné un coup d'épée au comte de Soulanges, parce que celui-ci, sans l'en prévenir, s'était emparé d'une de ses ariettes, et

l'avait chantée dans les petits appartements du roi, où elle obtint un grand succès.

—Soulanges voulait qu'on sût à la cour que vous avez toutes sortes de talents, lui disait-on pour arranger l'affaire.

—Et si je ne veux pas qu'on le sache, moi? répondait le marquis en colère.

—Tenez, vous êtes fou.

—Cela se pourrait bien.

M. de Fontanges n'avait jamais été amoureux, comme bien vous pensez; je crois même qu'en dépit de sa science, il ignorait la signification de ce mot-là. Aussi aurait-il joué à merveille le marquis du *Legs*, qui après avoir fardement regardé la comtesse, au lieu de la déclaration d'amour qu'elle attend, lui jette ces mots:

«Madame, vous avez bien la plus belle santé!»

On raconte mille anecdotes dont sa distraction avait fait les frais.

Un matin, M. de Fontanges reçut une lettre d'invitation: il s'agissait d'un mariage, et notre marquis était trop poli pour manquer à ses devoirs d'homme du monde, quoiqu'il les remplît parfois tout de travers. Le jour dit, il s'habilla avec soin, ce qui lui arrivait rarement, et se rendit à l'hôtel des mariés le visage consterné. La cérémonie achevée, M. de Fontanges se pencha vers un des invités, et lui adressa cette question d'un air attendri:

—Monsieur, suivrons-nous le corps?

Celui auquel il tenait cet étrange langage ouvrit de grands yeux, le regarda étonné, et lui répondit:

—Quel corps!

—Le corps du défunt...

—Mais, monsieur, il n'y a pas de défunt ici.

—Comment, il n'y a pas de défunt?

—Eh! sans doute, puisqu'il y a un marié.

—Ah! pardon, monsieur, reprit le marquis confus, je me croyais à un enterrement.

(La suite au prochain numéro)

## LE COALTAR SAPONINÉ LE BEUF

Un de nos plus distingués professeurs de la faculté de médecine de Madrid, connaissant les liens qui nous attachent à cette branche dite libérale, nous ayant engagé à publier quelques lignes sur le Coaltar Saponiné Le Beuf, nous avons cru devoir nous rendre à ses désirs, persuadé que nos lecteurs y trouveront profit.

La Saponine, principe actif de la *Saponaire officinale* est au point de vue chimique un corps neutre comme la gomme et le sucre.

Cette substance se trouve encore en abondance dans l'écorce du Quillay (*Quillaya Saponaria*) et dans un grand nombre d'autres végétaux dont M. Ferd. Le Beuf, a fait l'historique rapide dans un *Mémoire sur la Saponine*, présenté à l'Institut de France le 4 novembre 1850.

Dans ce mémoire, M. Ferd. Le Beuf annonçait ce fait nouveau, à savoir: «Que toutes les substances solubles dans l'al-

cool deviennent divisibles en molécules imperceptibles et solubles en quantités notables, dans l'eau, par l'intermédiaire de l'alcoolé de saponine.»

Cette remarquable propriété de la Saponine de diviser à l'infini, et d'émulsionner dans l'eau, les résines, les goudrons, les baumes, et un grand nombre d'autres substances insolubles dans l'eau, et solubles dans l'alcool, a été mise à profit pour la préparation de produits dont les applications thérapeutiques sont fort nombreuses; parmi ces produits je mettrai en première ligne l'Emulsion de Coaltar Saponiné appelée aussi Coaltar Le Beuf (Emulsion-Mère au cinquième).

Le Dr. Jules Lemaire (1) voulut bien accepter la tâche d'étudier les propriétés désinfectantes du nouveau remède. En conséquence, il transmit au nom de l'inventeur, M. Ferd. Le Beuf, et en son propre nom, à l'Académie de médecine, le 8 septembre 1859, les formules et le mode de préparation du Coaltar Saponiné, sous ce titre: *Note sur l'Emulsion de Coaltar Saponiné pour panser les plaies gangréneuses et autres de mauvaise nature*; et le 25 juin 1860, il présenta à l'Institut de France (Académie des Sciences) un résumé de son mémoire sur le Coaltar Saponiné. (2)

Dans ce travail (p. 13, 79 et suivantes), le Dr. J. Lemaire cherche déjà à se rendre compte de l'action sur les tissus et des qualités anti-putrides et anti-fermentescibles de chacun des principaux composants du Coaltar (*acide phénique, benzine, naphthalme*), et il fut ainsi conduit à faire les premières applications de l'acide phénique à la thérapeutique, à l'hygiène et aux sciences anatémiques. (3).

Le 25 avril 1862, l'administration de l'assistance publique, à la suite de nombreuses expériences et sur la demande de la Commission des médicaments et remèdes nouveaux, autorisa l'emploi du Coaltar Saponiné de Le Beuf dans les services des hôpitaux et hospices civils de la ville de Paris.

Depuis cette époque, l'emploi qu'on a fait du Coaltar Saponiné dans les hôpitaux de Paris, de Montpellier, dans ceux de la marine à Rochefort, Brest et Toulon, dans plusieurs ambulan-

(1) «Lemaire (Jules), médecin à Paris, auteur du premier *Traité de l'acide phénique*, et qui en fit les premières applications thérapeutiques, tant exagérées depuis, a succombé en mars à un âge peu avancé. C'était un esprit ingénieux dont les travaux méritaient d'être mieux connus et mieux récompensés.» (*Dictionnaire annuel des progrès des sciences et institutions médicales*, par P. Garnier, neuvième année, 1873, p. 285. Paris, Germer-Baillière.)

(2) *Du Coaltar Saponiné*, désinfectant énergique, arrêtant les fermentations. De ses applications à l'hygiène, à la thérapeutique et à l'histoire naturelle, par le Dr. Jules Lemaire; in-8.°, Paris, Germer-Baillière, 1860.

(3) Depuis la fin de 1860 (8 octobre), le Dr. J. Lemaire fit de nombreuses expériences avec l'acide phénique à l'hôpital St-Louis, dans le service du Dr. Bazin, et chez M. Bourrel, vétérinaire; et en 1863, ce médecin distingué publia le résumé de ses recherches sur le Coaltar Saponiné et l'acide phénique dans un volume intitulé: *De l'Acide phénique*, de son action sur les végétaux, les animaux, les ferments, les venins, les miasmes, et de ses applications à l'industrie, à l'hygiène, aux sciences anatomiques et à la thérapeutique. Paris, Germer-Baillière, première édition, 1863.—Deuxième édition augmentée, 1865.

La publication d'extraits de cet intéressant travail avait été commencée en octobre et novembre 1861, dans le *Moniteur des sciences médicales*, et continuée en octobre 1862 dans le *Moniteur scientifique* du Dr. Quesneville.

ces (1) à Paris pendant le siège, et les expériences qui ont eu lieu dans les hôpitaux militaires de Paris, Lyon, Metz et Toulouse, à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, en Espagne et en Belgique, ont confirmé l'importance des succès obtenus avec le concours de ce puissant anti-septique et ont agrandi le champ de ses applications thérapeutiques.

CHEVALIER D'ARTHOL.

(La suite au prochain numéro.)

#### PETITE CORRESPONDANCE

Quelques abonnés nous ayant écrit en nous demandant des renseignements divers, ainsi que cela se pratique dans les principaux journaux de France, à partir de ce jour une place spéciale sera réservée à cet effet dans nos colonnes. On pourra donc adresser toute sorte de demandes à notre rédacteur M. Sudour de Arrugaeta, à Bayonne, qui s'empressera d'y répondre avec le plus de célérité possible. L'anonyme sera toujours respecté.

Nous commençons dès aujourd'hui à répondre à celles qui nous sont parvenues.

A Mme. la Comtesse de L., Paris.—Adressez-vous à un Agent de change.

A M. Paul B., à Langon.—Merci de vos conseils, nous les suivrons dans la mesure de nos forces.

A M. I. B., à X.—Impossible de répondre à votre lettre, elle est trop personnelle.

A M. de K., à Versailles.—Lisez notre programme; il vous renseignera sur notre but.

A Mlle. Marie, à Biarritz.—Dès l'ouverture de la saison, un rédacteur parlera de Biarritz.

S. DE A.

Un filou s'avise un jour de décrocher une pendule dans un des appartements de Louis XVI. A l'instant qu'il faisait son coup, le roi entre. Le voleur, sans perdre la tête, dit: «Je crains bien que l'échelle ne glisse.» Le prince, persuadé que ce ne peut être que quelqu'un de service qui décroche cette pendule pour quelques réparations, tient le pied de l'échelle, de crainte d'accident. Quelques heures après, on se plaint au monarque qu'une pendule a été enlevée dans l'un des appartements, on ne sait ni par qui ni comment. «N'en dites rien, dit le roi; je suis complice du vol, car c'est moi qui ai tenu l'échelle pendant qu'on la décrochait.»

(1) Parmi les ambulances qui ont plus particulièrement fait usage du Coaltar Saponiné, je dois citer: l'*ambulance de la Bibliothèque nationale*, de l'*Hôtel de Chimay* et l'*ambulance militaire du Jardin des Plantes*, qui avaient toutes trois pour chirurgien en chef l'éminent professeur Broca, qui, huit années auparavant, comme membre de la commission des médicaments et remèdes nouveaux, attachée à l'administration de l'assistance publique, avait donné un avis favorable à l'emploi de ce médicament dans les services des établissements hospitaliers de la ville de Paris.

## ANNONCES ET AVIS DIVERS

MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1875

RIKKERS CONSTRUCTEUR A SAINT DENIS (SEINE)

11, RUE PETIT, 11,

MACHINES A VAPEUR PORTATIVES

DE 1 A 20 CHEVAUX

MONTES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

MACHINES COMPLETEMENT ENVELOPÉES ET ABSOLUMENT INDÉPENDANTES  
DE LA CHAUDIERE

Ces machines d'une grande régularité de marche, d'une stabilité absolue, occupent l'emplacement le plus restreint. Conduite facile. Elles arrivent toutes montées et prêtes à fonctionner, garanties de tout vice de construction et essayées avant livraison.

OS LUSIADAS DE LOUIS DE CAMOENS

LES PORTUGAIS

TEXTE PORTUGAIS AVEC LA TRADUCTION ESPAGNOLE EN REGARD  
ET LES COMMENTAIRES

Belle édition in folio, avec portrait: 8 francs

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATION DU GAZETIN DE MADRID

LENTILLE

soupe à la lentille, biscuits, puddings et omelettes à la lentille. Propriétaires de cette délicieuse composition: James et C., 21, Cardington-st, Hampstead nd. N. W.

GRAN HOTEL  
DE ESPAÑA Y AMÉRICA

ESPECIALIDAD PARA FAMILIAS  
Y ECONOMICO

56, RUE LAFAYETTE, 56  
PARIS

PLUS D'EXPLOSIONS

avec la nouvelle lampe française brûlant sans odeur l'essence minée ou le pétrole. Seul dépôt 68, rue de l'Hôtel de Ville, Lyon.

HOTEL DE CASTILLE ET LUXEMBOURG.

TENU PAR M. PARERA.—MARSEILLE

120 chambres depuis 3 francs.

Angle-rues Saint Ferreol et Jeune Anacharsis.

## MAGNIFIQUE GALERIE DE GRAVURES

LA PREMIERE DE L'ESPAGNE

CONTENANT PLUS DE 3.500 PORTRAITS DE TOUS LES PERSONNAGES CELEBRES.

IL Y A PLUSIEURS COLLECTIONS COMPLETES. EN VOICI LE DETAIL:

Les Rois d'Espagne, depuis Ataulphe jusqu'à Charles II. Edition très rare, publiée à Bruxelles.

Les Rois Bourbons, depuis Philippe V, jusqu'à Alphonse XII.

Les personnages de la Révolution française, depuis Mirabeau, Philippe d'Orléans (Egalité), copies des tableaux de la galerie de Versailles.

Les peintres, les sculpteurs et les architectes les plus notables de l'Europe, depuis le siècle XII jusqu'au siècle XVIII.

Les grands personnages de l'Europe pendant le règne de Louis IX et de Charles VIII de France.

Les Apôtres, selon les grands tableaux du musée de Florence.

Les Papes depuis Saint, Pierre jusqu'à Pie IX. Exemplaire très rare.

Les Empereurs de Rome au nombre de 165, depuis Jules César jusqu'à Joseph II.

Les rois d'Italie sous le joug des barbares, depuis Alaric, roi des visigoths jusqu'à Rotaris, VII<sup>e</sup> roi des lombards.

Les Grands-Maîtres de l'ordre de Malte, depuis Fr. Gérard

Tum, le fondateur, jusqu'à Fr. Antonio Manuel Villena, et 4 portraits d'hommes célèbres dans cet ordre.

Les rois de Portugal.

Les cardinaux du sacré Collège romain, du temps d'Alexandre VII.

Les plus notables portraits de la maison de Nassau.

Collections incomplètes:

Les personnages de l'Europe pendant le règne de Louis IX (1498) et de Charles VIII (1493) de France. Publication du Comte de Comines.

Les rois et les princes de l'Europe.

Les seigneurs de Biscaye.

Les députés de l'Espagne à l'Assemblée Constituante de 1854.

Les espagnols militaires du siècle XIX.

Les évêques et les archevêques.

Les individus de l'Assemblée française de 1848.

Enfin un grand nombre de portraits célèbres, détachés.

S'ADRESSER POUR L'ACHAT AU BUREAU DU GAZETIN DE MADRID.

